

Mauvaises nouvelles

Presque tous les jours, les nouvelles sont mauvaises, qu'elles soient locales ou mondiales. A chaque livraison quotidienne de mauvaises nouvelles, les gens ont un peu plus l'impression d'être emmurés. D'où, de temps à autre, des sorties enragées, comme depuis une ville assiégée. Les mauvaises nouvelles suscitent l'animosité. L'une des formes du fascisme est le racisme (qui guette à tout moment) ajouté à ce type d'animosité.



Il arrive que les mauvaises nouvelles touchent directement ceux qui les entendent : les victimes apprennent alors le nom donné à leur souffrance. D'autres fois, il s'agit d'événements lointains, mais d'événements dans lesquels ceux qui entendent les nouvelles risquent d'une façon ou d'une autre d'être impliqués. La planète est devenue indivisible, ainsi que le proclament justement — et grotesquement — les experts.

Dans un cas comme dans l'autre, les spectateurs, auditeurs ou lecteurs de mauvaises nouvelles, se sentent impuissants devant ce qui leur est infligé, ou devant ce qu'on inflige à d'autres en leur nom. A long terme, c'est ce sentiment d'impuissance qui devient pour eux la pire des nouvelles. Car c'est lui, le ferment de l'animosité.

Les mauvaises nouvelles concernent les événements réels. Or les gens reçoivent ces mauvaises nouvelles surtout à travers le tamis des médias. Et la relation entre le réseau médiatique et les événements tangibles est loin d'être une relation simple.

Le messenger, en l'occurrence, n'a rien d'innocent. Je ne fais pas allusion ici à une censure ou à une propagande spécifiques, mais à la relation profonde entre l'événement et le système conçu pour en diffuser la nouvelle.

Le réseau médiatique, avant d'être un messenger, tient d'abord du colporteur. Tout ce qu'il "capte" pour le relayer ensuite — que ce soit informations ou divertissement, sport ou art, — tout y est soumis à la seule contrainte de la vente. Chaînes de télévision, journaux, concerts pop, épreuves sportives, chacun entre en concurrence afin de se gagner un public : plus le public sera large, mieux chacun de ces supports pourra vendre son propre espace à ceux qui ont à leur tour d'autres produits à vendre. Consommation et communication se retrouvent dès lors enchaînées dans un partenariat infernal, et c'est ce partenariat qui constitue la réalité médiatique qui nous entoure. D'abord et avant tout, les médias représentent un contrat économique par lequel tout ce qui advient dans le monde se trouve lié à l'acte de vendre.

Or, dans un monde où la majorité des gens vivent ou meurent dans le dénuement, il y a de fortes chances pour que la consommation galopante des minorités relativement privilégiées entraîne — et garantisse — des mauvaises nouvelles en nombre également croissant.

Face à cela, les médias entreprennent de consoler et de séduire leur public par des promesses de désirs toujours plus illusoire de violence héroïque, d'acquisitions dorées et de dépenses nouvelles. Exemple révélateur d'une telle opération d'aguichage, cet événement télévisé par excellence, ce vaste jeu de roulette où le but est de rafler tous les trésors exposés. Les concurrents adultes y sont forcés, selon les rites mêmes du jeu, de se comporter en enfants gâtés au milieu d'un magasin de jouets. Les premières victimes, dans un monde de dénuement, sont généralement les enfants. Le système médiatique prospère, lui, lorsqu'il en vient à ramener ses adultes à l'état de bambins.

Comme si souvent, nous sommes dans un cercle vicieux. Pouvons-nous le rompre ? Les mauvaises nouvelles ne vont pas se transformer en bonnes nouvelles. Le marché est libre. Le public se sent impuissant. Est-il seulement imaginable de pouvoir le rompre ? Dans un premier temps, il convient peut-être de rêver.

L'autre nuit, en rêve, je me tenais devant le tableau suspendu au mur d'une galerie. Impossible de le décrire. Les peintures résistent aux mots, et à plus forte raison s'il s'agit de peintures rêvées. A mon réveil, cependant, son titre m'était resté en tête. *Dans l'attente d'incarner quelque chose de toi*, en français. *Waiting now for being about you*, en anglais. *Jetzt daran wartend dich zu erfahren*, en allemand.

Ce titre étrange et quelque peu augural m'a amené à réfléchir sur le chœur dans les tragédies grecques. Ce chœur attendait, comme l'indique le titre du tableau rêvé, dans l'orchestre : il attendait de pouvoir participer, de pouvoir accompagner l'expérience de ceux qui, à l'avant-scène, s'occupaient d'agir. A la fin d'*Œdipe roi*, après avoir accompagné tant de faits et gestes, le chœur fait le commentaire suivant :

"Il n'est point de mortel, à le suivre des yeux jusqu'à son dernier jour, qu'il faille féliciter avant qu'il n'ait franchi le terme sans avoir connu la souffrance."

Le moment qu'occupe la tragédie grecque déconcerte jusqu'aux savants eux-mêmes. D'où avait-elle surgi ? Pourquoi exactement ce moment devait-il prendre fin ? Il a laissé derrière lui les grandes pièces atemporelles que nous connaissons — tourmentées, violentes obsédées de justice, invoquant la pitié.

"O nouvelle que l'esprit ne peut accueillir et ne peut fuir !", chante le chœur apitoyé dans l'Ajax de Sophocle.

Ce moment historique aura toutefois engendré davantage qu'une forme théâtrale. Pour la première fois attestée, l'aptitude à la compassion s'est vue formellement reconnue comme une disposition

humaine. D'habitude, c'était le chœur qui manifestait cette compassion — le chœur, dont l'avènement au théâtre a historiquement coïncidé avec l'invention de la démocratie athénienne. Voici par exemple un chœur qui s'exprime de façon nouvelle sur la guerre :

"Arès, changeur de mort, dans la mêlée guerrière a dressé ses balances, et, d'Illion, il renvoie aux parents, au sortir de la flamme, une poussière lourde de pleurs cruels en guise d'homme, de la cendre, que dans les vases il entasse aisément ! On gémit en vantant tel guerrier si habile au combat, tel autre glorieusement tombé dans la lutte sanglante - pour une femme qui ne lui était rien ; mais cela à voix basse, et la douleur sourdement chemine, mêlée de haine contre les fils d'Atrée, champions de la vengeance."

(Eschyle, Agamemnon.)

Les grandes œuvres d'art sont des jalons non seulement dans l'histoire de l'art, mais aussi dans l'histoire des aspirations humaines, qui, une fois formulées, demeurent prophétiques à jamais. Certains passages des *Euménides* préfigurent de quatre siècles saint Jean l'Évangéliste. En dépit de tout ce qui est arrivé depuis, l'imagination inhérente à la compassion subsiste encore à ce jour : on la trouve non seulement dans les textes anciens, mais dans les réactions spontanées — pourvu qu'on ne les réprime pas — de gens en chair et en os.

Le mot compassion n'exige pas des lettres majuscules. Un jour de semaine, peu avant Noël, dans une banlieue parisienne en direction du supermarché : deux hommes en tablier blanc, sur le trottoir, portent un chevreuil à bout de bras. L'un deux embroche ses pattes arrière. L'animal à la gorge tranchée, et la fourrure de sa poitrine est tachée de sang. Les deux hommes s'appêtent à accrocher la carcasse à la devanture d'une boucherie. La compassion du passant, ici, consisterait simplement à noter le sacrifice de ce sang, ainsi qu'un chasseur ne manquerait pas de le faire.

Faisant la queue à la caisse du supermarché, une vieille femme. Sa petitesse fait penser à un gant vide, sans main pour le remplir. Le chariot qu'elle pousse contient un berlingot de lait écrémé, une boîte de *Vache qui rit* et, dans un récipient de polystyrène recouvert d'une feuille de plastique, un tout petit bifteck. Seules ses mains, aux articulations enflées par une vie de travail, paraissent grandes. A celle de droite, elle porte une alliance. Le contenu du chariot laisse deviner qu'elle est veuve.

"Je sais combien cela a été dur. Pourtant, il y a toujours eu un mot, un seul, auquel se raccrocher - l'amour. Je t'ai aimée comme personne d'autre. Maintenant, tu dois continuer ton chemin sans moi", (Œdipe, dans un supermarché de banlieue).

La compassion suppose que l'on reconnaisse des pertes qui ne sont pas, au premier degré, les siennes propres.

Que le chœur d'une tragédie grecque se trouve impuissant devant tel ou tel événement n'a jamais été pour lui source d'animosité. Il ne cherchait pas la solution, mais l'expression de ce qui était arrivé. Son impuissance se voyait atténuée par la certitude que son rôle de témoin l'autorisait à interroger, à commenter et à espérer en fonction de sa propre expérience : c'était à lui qu'il revenait, au moment où il le jugeait bon, de déclarer le tragique tragique.

Il suffit de relever ce point pour voir apparaître le contraste avec la manière dont les médias livrent aujourd'hui leurs mauvaises nouvelles, et la manière dont elles s'adressent à ceux qui les reçoivent. Les mauvaises nouvelles sont présentées comme une interruption familière, malheureuse et

regrettable, dans la routine de la vie quotidienne. Une intrusion. Telle une morne circulaire déposée dans votre boîte aux lettres. La tragédie grecque, elle, imposait l'humilité à tous.

Vous vous demandez si je ne suis pas en train de confondre ici des pièces de théâtre avec des événements réels, Sophocle ou Eschyle avec le chaos assourdissant des guerres de Troie actuelles ? Eh bien non, car je parle de l'aptitude à la compassion, qui existe potentiellement chez tout public placé devant la souffrance et la condition du monde tel qu'il est.

Les allégations faites au nom du public par les politiciens sont souvent fausses, mais le public en question peut parfois les corriger par le vote ou les manifestations collectives. Les allégations faites au nom du public par les médias sont à la fois aveugles et aveuglantes, et la seule façon de les infirmer consiste à répondre par oui ou par non aux ineptes questions des sondages. Comme si un graphique pouvait traduire la pitié, ou un pourcentage la terreur !

C'est peut-être précisément à cet endroit que notre forme de démocratie subit une lente mise à mort. Si tel est le cas, elle se fait assassiner par un refus. Le refus par les médias d'admettre que le public, dans son cœur, connaît le monde. Le refus de s'adresser à lui, comme à une entité capable de connaître le monde. Le public partage pourtant beaucoup des connaissances de Sophocle. Il sait ceci, notamment :

"La mobile espérance console bien des hommes, mais de bien des hommes aussi abuse les désirs crédules : vers celui qui n'y prenait garde elle se glisse, il s'est brûlé ! Son pied touchait le feu... Quelle sagesse éclate en l'adage fameux : un esprit égaré prend le mal pour le bien. Un moment suffit pour le perdre."
(Antigone.)

La cause du refus qui menace notre forme de démocratie, la cause de la sous-estimation systématique par les médias de tout ce que nous avons en commun, cette cause se résume invariablement à la même chose : **le besoin délinquant de vendre.**

Je ne perds pas de vue qu'Athènes, au cinquième siècle avant Jésus-Christ, comptait une population de moins de cent mille habitants. Je ne propose pas que l'on introduise des chœurs dansants dans les journaux télévisés. Je ne plaide pas pour que le Nord ait le droit de se tordre de désespoir devant la détresse du Sud. **Je demande que les gens prennent conscience du mépris avec lequel les médias les traitent en tant qu'audience.** Du mépris, oui : car il en va de la dignité aussi bien du spectateur que de celui dont la souffrance est montrée à l'écran.

Restaurez un peu de dignité — accordez du temps, déplacez les centres habituels — et les mauvaises nouvelles cessent de n'être qu'une interruption pour devenir la vérité.

Face à de nombreuses vérités, il n'existe aucune solution immédiate. Le terme même de solution ne peut atteindre le tragique. C'est à nous qu'il appartient de le toucher et de nous laisser toucher par lui. Le nommer pourrait faire de nous des hommes différents. Nommé, le tragique resterait tragique : mais il n'aurait plus l'effet de simples mauvaises nouvelles. Alors seulement pourrait s'envisager une politique réaliste.

John Berger

Ecrivain anglais ; auteur, entre autres, de *Voir le voir*, Alain Moreau, Paris, 1980.